

Ilana RAMCHAR

AU MILIEU DES ARMES

Elle a couru vers lui.

Quelques minutes auparavant elle attendait, avec eux, au milieu du groupe. Confondue, assimilée aux autres hommes et femmes qui portent tous les armes.

Attentifs, anxieux depuis des jours, depuis des heures surtout. Depuis que les guetteurs ont annoncé la venue des soldats, des canons, des mitrailleuses, des camions, des chiens aussi. Il faudra peut être tirer sur des chiens. Et leurs hurlements résonneront longtemps en écho sur les collines et les cavernes. Un homme, lui, meurt toujours en silence.

Elle a couru vers lui, vers ses bras.

De l'autre côté, la route a été longue jusqu'au milieu de ces collines encore vertes du printemps, déjà chaudes du soleil.

Les positions se prennent à l'abri des rochers, au couvert des arbres. Les armes sont positionnées, pointées vers l'ennemi presque invisible. Chacun souffle enfin avant de continuer sa vie autrement ou de la finir ici, aussi seul qu'à la naissance.

Les chiens tirent sur les cordes qu'ils portent au cou. Ils sentent qu'ils vont courir, mordre, déchirer de la chair. Ils vont vivre leur vie de chien. Les maîtres les retiennent.

Lui aussi attend, appuyé à un rocher. Quelques souvenirs ne le quittent pas. Avant d'être prisonnier, avant d'échapper aux balles, avant d'être conduit ici, pour tuer peut être.

Elle a couru vers lui, vers ses bras, vers sa chaleur.

Elle a franchi l'espace entre les lignes imaginaires qui

partagent le ciel et la terre, la mer et les îles. Elle a franchi cet espace étroit, sans bruits, sans nom, désert de tout. Ce rien qui sépare, qui divise, qui clos et qui enferme. Elle a franchi cet espace sans limite qui se rétracte continuellement à chaque pas, à chaque souffle.

Il vient de se lever. Qu'importe la mort, qu'importe d'être vu. Sa vie, toute sa vie est dans sa tête. Il n'est plus là. Elle vient de le voir et elle s'engouffre dans cet espace qui les touche.

Elle a couru vers lui, vers ses bras, vers sa chaleur, vers ses mots.

Elle n'entend pas les mots hurlés depuis son camp. Il n'entend plus ceux qui viennent du sien. Il fait de grands gestes pour qu'elle se couche, qu'elle se protège. Elle court le plus vite qu'elle peut.

Des éclairs de lumières se font face peu à peu, au rythme des pas de cette fille qui court. Il l'entend courir au rythme des sambas qu'ils dansaient. Il la tient dans ses bras.

Et elle tombe aux premières frappes, au milieu des armes.

Elle a couru vers lui, vers ses bras, vers sa chaleur, vers ses mots, vers son regard.

Dans sa tête il continue de la faire vivre, morte désormais autant que lui.

Novembre 1996